

Diana Rînciog

LES MINORES DE FLAUBERT DANS LE MIROIR DE LA CORRESPONDANCE

RELIEF 10 (2), 2016 – ISSN: 1873-5045. P. 73-79

<http://www.revue-relief.org>

DOI: <http://doi.org/10.18352/relief.942>

Uopen Journals

The author keeps the copyright of this article

This article is published under a CC-by license

Cet article se propose d’inventorier toute la *Correspondance*, ce fameux « laboratoire » de Flaubert, pour mettre en évidence l’influence que l’ermite de Croisset a eu sur l’écriture et le style de certains confrères, débutants ou moins exercés (Louis Bouilhet, Ernest Feydeau, Louise Colet, Hamilton Aidé, etc). Nous pouvons constater la minutie, l’esprit critique, même scientifique, dans les commentaires et les suggestions de Flaubert, qui a toujours des arguments pertinents pour soutenir ses idées. Nous sommes impressionnés à chaque fois par son enthousiasme ou par ses déceptions, tout comme par sa sincérité qu’on ne retrouve d’ailleurs que dans ses lettres.

Sans doute est-ce une vocation, celle d’être attentif au travail des autres, surtout quand ils sont des débutants ou des moins exercés, et Gustave Flaubert a la bonne volonté et la disponibilité de le faire, avec franchise et promptitude, qui doublent en effet son savoir et son expérience. La preuve de cette attitude reste, bien sûr, sa vaste *Correspondance*. Par exemple, dans le volume III de la Pléiade, nous trouvons beaucoup de références à l’œuvre de Louise Colet, toutes sortes de conseils, mais aussi des choses à corriger. Nous allons essayer dans le présent article de livrer le scénario de ces relations maître-disciple où se noue le dialogue avec certains confrères, considérés à présent comme des « mineurs » autour de Flaubert. C’est d’ailleurs une excellente manière de lire et relire les lettres de l’écrivain rouennais, dans les cinq tomes de l’édition de la Pléiade, pour lesquels nous sommes redevables à Jean

Bruneau et à Yvan Leclerc (pour le dernier volume, paru en 2007, après la mort du premier éditeur, en 2003)

Pour commencer à illustrer cette problématique des relations de Flaubert avec ses confrères, prenons le cas d'Ernest Feydeau, à qui il écrit cette lettre en guise de bon accueil : « Le train de 6 heures arrive à Rouen à 8 heures 25. Je t'attends pour dîner vers 9 heures. Arrive, il y aura *de quoi*. Quelle nuit nous allons passer ! Quelles gueulades ! Apporte *tout* ton manuscrit et mes observations. Ça nous guidera¹. » (Flaubert, t. III, 182) L'italique appartient à l'ermite de Croisset, qui voulait souligner certains aspects témoignant de son enthousiasme pour le travail à quatre mains.

C'est à Louise Colet, sa bien-aimée, sa *Muse*, qu'il donne pourtant le plus souvent des conseils, en l'encourageant, en la critiquant, mais toujours avec des arguments sur le moindre détail, comme un professeur soucieux quant à l'avenir de son élève, sans se lasser, sans renoncer, avec une persévérance digne d'un scientifique. Voyons une telle démonstration, pour nous, car, à l'époque cela fut simplement un exercice de communication quotidienne (Flaubert, t. II, 235) :

Qu'empreint la mort sous son râle étouffant.

Ce vers-là n'est pas bon. Mais restes-y (et je ferai observer en passant, chère Muse, que souvent tu changes, plus que tu ne corriges). *Empreint* est mauvais, c'est qu'y *fixe* et puis *sur sous*. L'idée est: erre un calme sourire que la mort balance, fait flotter, sur son visage. Si tu parles du râle, cela contrariera, comme idée, celle du sourire. – On ne peut matériellement sourire quand on râle, ce sont deux gestes de figure opposés. Simplifie ton idée, et tu en viendras à bout facilement.

Nous aimerions un ami et un professeur comme Flaubert, si compréhensif et si empathique, mais aussi tolérant et sévère; sa logique semble inébranlable et – ce qui est le plus important – il offre toujours des solutions théoriques et pratiques à la fois. Louise Colet reste à jamais connue par ses vers commentés et améliorés dans la *Correspondance* flaubertienne.

Ailleurs, il explique à sa Muse les raisons de sa critique, sans oublier de reconnaître qu'il y a aussi de bons vers, mais sa tâche est de juger les mauvais :

*Mais elle était d'une essence divine
Elle a rejoint l'universel esprit.*

Faux. Mais non, elle n'était pas d'une essence divine, et c'est parce qu'elle était d'une essence humaine qu'elle m'intéresse. – Si rejoindre *l'universel esprit* veut dire mourir, cela a des prétentions philosophiques hors de place. Si c'est au contraire une spécialité de cette essence divine, de cette âme-là, c'est bête. Voilà mon avis sur ce passage. Je tiens fort à cette remarque, tout ça est à refaire. Observe en passant, chère Louise, quelle connexion il y a entre le style et l'idée ! (Flaubert, t. II, 184-185)

À Louise Colet, Gustave Flaubert donne un conseil qu'il respecte lui-même, comme une hygiène de la vie quotidienne : « lire un *classique* pendant au moins une bonne heure. » (Flaubert, t. II, 247) Ses recommandations vont à La Fontaine, Hugo, Rabelais, La Bruyère. Dans une autre lettre, il lui donne le conseil d'écrire « de grands vers cornéliens » (Flaubert, t. II, 233), car cela est dans sa « corde », ayant naturellement « le vers tendu et pompeux (quand il n'est pas flasque, banal).»

D'ailleurs, les lettres de Flaubert ne sont pas seulement son moyen favori de communiquer avec ses proches, avec ses confrères : elles constituent aussi l'espace privilégié de son « laboratoire », le creuset de ses idées créatrices. Sauf son œuvre et ses carnets de travail, les lettres sont pour la postérité une vraie leçon de dévouement. Elles dévoilent en ce qui concerne sa pratique de la littérature, synonyme de sa propre vie, une démarche toute singulière comme s'il s'agissait d'une vraie religion servie par l'écrivain d'une façon presque mystique.

L'une des observations les plus importantes quant à la nouvelle voie frayée par la littérature au XIX^e siècle vise *les allures scientifiques* de celle-ci : comme l'écrit Flaubert, « elle sera surtout *exposante*, ce qui ne veut pas dire didactique. Il faut faire des tableaux, montrer la nature telle qu'elle est, mais des tableaux complets, peindre le dessous et le dessus. » (Flaubert, t. II, 298) Une preuve supplémentaire que Flaubert est réaliste et naturaliste à la fois. Un exemple pour illustrer cette idée lui semblait à chercher dans *Les Fossiles* de Louis Bouilhet.

Il faudrait ajouter que Flaubert était tout à fait sceptique au sujet de la publication de ses œuvres ; pour lui, écrire suffisait pleinement, c'était sa religion, sa vocation, comme il l'avoue à son ami Maxime Du Camp dans les lignes ci-dessous :

J'admets que je publie, y résisterai-je ? De plus forts y ont péri. Qui sait si au bout de quatre ans je ne serai pas devenu un infâme crétin ? J'aurai enfin un but autre que l'art même. Seul, il m'a suffi jusqu'à présent et, s'il me faut quelque chose de plus, c'est que je baisse ; et si ce quelque chose d'accessoire me fait plaisir, c'est que je suis baissé. (Flaubert, t. II, 11)

Pourtant, il n'hésite pas à intervenir pour encourager la publication du texte d'un ami, comme il se passe avec Louis Bouilhet. Flaubert va, en effet, prier son ami Amédée Méreaux de faire un petit article pour le poème *Melaenis*² (Flaubert, t. II, 7-8), surtout parce qu'il n'y avait rien en ce sens dans *Le Journal de Rouen*.

Dans le premier volume de la *Correspondance*, il y a une lettre de Flaubert (Flaubert, t. I, 777-778) où il se propose de discuter sur la pièce de Bouilhet *Kouchouk-Hanem*, un texte qui l'a « ému, à cause du sujet » et dont la dernière strophe a « flatté » sa vanité ; pourtant, dit-il, « le défaut principalement de cette pièce est peut-être d'être un peu heurtée ». Et il continue en donnant deux exemples :

Étale en parasol ses feuilles immobiles

C'est bien fâcheux que «en éventail» fasse un hiatus, ce serait le mot juste. «Parasol» en tout cas n'est pas le mot juste et en a la prétention. Je ne sais pas si :

Les aigles enivrés chancellent par les airs

N'est pas trop féroce. Dans quelque chose d'exact soyons exacts. La violence de la couleur ne s'obtient que par l'exactitude de la couleur même, pénétrée de notre sentiment subjectif.

Tout comme Flaubert n'hésite à être le plus tranchant possible quand il ne croit point à la valeur d'un texte littéraire, même si l'auteur est un ami proche ; par exemple, il considère la prose de Louise Colet inférieure à ses vers (la remarque était faite à l'égard du texte de Louise, *L'Institutrice*, jugé par le romancier « lâche de style ». (Flaubert, t. II, 67) Et l'auteur de *Madame Bovary* fait des commentaires sur l'attitude tantôt trop cynique, tantôt trop vertueuse des personnages, ce qui lui semble exagéré, ensuite il discute les différentes scènes, parfois démesurées de longueur, etc.

À une autre occasion, l'opinion de Flaubert est même brutale par sa sincérité, réduite à un verdict dur qui pourrait décourager n'importe quelle personne, par exemple :

J'ai corrigé tous tes contes. – Il n'y en qu'un auquel je n'ai pas touché et qui ne me semble pas retouchable, c'est *Richesse oblige*. Franchement, il est détestable, de fond et de forme. – Et le pis c'est qu'il est très ennuyeux. – Mille choses y blessent la *délicatesse*. Je crois que le meilleur avis est de l'enterrer³.

Pourtant, Flaubert devient admiratif et enthousiaste à l'égard d'Hamilton Aidé (Flaubert, t. II, 728), car l'ermite de Croisset a une très bonne opinion sur le volume *Éleonore and other poems* (recueil publié en 1856) ; ce volume l'a simplement « charmé », Flaubert considérant cet auteur « un vrai poète, dans la plus haute et la plus spiritualiste acception du mot ». Les compliments de Flaubert sont directs :

Dans le poème d'*Éleonore*, la description du vieux château et l'enfance de votre héroïne m'ont ravi. J'ai retrouvé dans vos pièces italiennes les propres impressions que j'ai eues moi-même sur les lieux. [...] Tout ce volume est plein d'un souffle doux, qui vous caresse et sent bon comme une brise d'été. Continuez, mon cher ami, aimons toujours les lettres ! cet amour-là console de tous les autres et les remplace. Les misères de la vie sont peu de choses quand on se tient sur un sommet. Tout est petit du haut des Alpes.

Cela n'empêche pas à Gustave Flaubert d'expliquer toujours à Louise Colet ses propres sentiments et attitudes concernant l'Art, sa conviction étant qu'il « faut écrire plus *froidement* » (Flaubert, t. II, 252) ; le romancier ajoute nombre de précisions quant au processus de création :

Au lieu d'une idée j'en ai six, et où il faudrait l'exposition la plus simple, il me surgit une comparaison. [...] Mais je connais ces bals masqués de l'imagination, d'où l'on revient avec la mort au cœur, épuisé, ennuyé, n'ayant vu que des faux, et débité que des sottises. Tout doit se faire à froid, posément.

Plus amusant encore, c'est avec Léon de Saint-Valéry que Flaubert répond à une question qu'on lui pose souvent : « Dois-je continuer à faire des romans ? » (Flaubert, t. IV, 154)

Or, voici mon opinion : *il faut toujours écrire*, quand on en a envie. Nos contemporains (pas plus que nous-mêmes) ne savent ce qui restera de nos œuvres. Voltaire ne se doutait pas que le plus immortel de ses ouvrages était *Candide*. Il n'y a jamais eu de grands hommes vivants. C'est la postérité qui les fait. – Donc travaillons, si le cœur nous en dit, si nous sentons que la vocation nous entraîne.

Flaubert faisait donc rayonner autour de lui l'amitié, la créativité, l'imagination, la vocation de l'Art. Dans une lettre envoyée à son ami Henriette Collier⁴ (Flaubert, t. II, 18), Gustave Flaubert écrit des lignes bien émouvantes :

Vous allez recevoir par ce même courrier qui vous apportera ma lettre un poème qui m'est dédié. Il a été fait par un de mes amis les plus intimes, obscur il y a un mois, célèbre maintenant ou qui va l'être – vous verrez comme c'est beau! Henriette. Je voudrais bien vous le lire.

Une telle attitude chaleureuse est vraiment la marque de l'esprit supérieur que fut Gustave Flaubert, une lumière pour une époque trouble, tourmentée par les différents événements politiques ou sociaux, par les diverses tendances dans la littérature. Le goût infailible de l'écrivain et son sérieux, sa passion de l'Art placent le romancier parmi les hérauts du XIX^e et même du XX^e siècle. Le paradoxe fait que même isolé de la vie sociale, « l'ermite de Croisset » réussit à influencer des destinées parmi ses confrères. Aujourd'hui, on connaît ces « mineurs » grâce au témoignage généreux de Flaubert.

Nous allons clôturer cet article par un dernier exemple qui n'a besoin d'aucun commentaire, une lettre adressée à Juliette Adam (Flaubert, t. V, 567) :

Rien n'est plus élégant ni plus haut que votre poème. On y respire l'air de l'Olympe, on y coudoie les dieux. *J'aime ça !* Vous avez ravivé mes vieux souvenirs d'Italie. Il s'échappe de vos pages une senteur napolitaine qui m'a fait du bien. [...] Une qualité m'a frappé, sans parler du talent descriptif, c'est la délicatesse morale.

Les deux derniers mots de la citation ci-dessus nous semblent essentiels pour comprendre le caractère de cet écrivain magnifique que fut Gustave Flaubert...

Notes

1. Il s'agit sans doute du texte *Alger*, v. note, 1146.
2. Ce texte allait paraître dans le second numéro de la *Revue de Paris* (1^{er} novembre 1851, 85-168), cf. notes, 1026.
3. *Ibid.*, 400, lettre du 20 août 1853.
4. Il s'agit du poème *Melaenis* de Louis Bouilhet.

Ouvrage cité :

Gustave Flaubert, *Correspondance*, (éd. Jean Bruneau et Yvan Leclerc pour le 5^{ème} vol.),
Bibliothèque de La Pléiade, Paris, Gallimard, (5 vol.), 1973-2007.